

le berger Jean Veymont

Illustrations en couverture et pages intérieures

© Alexis Nouailhat 2016

© Patrice Marie, Cardère éditeur 2016
isbn 978-2-914053-96-9

www.cardere.fr

Patrice Marie

Le berger
Jean Veymont
conteur indigné

textes libres et hybrides

Cardère éditeur

SOMMAIRE

<i>Préface de Guillaume Lebaudy</i>	9
Chapitre 1 - Une terre travaillée	13
Chapitre 2 - Une terre déchirée	41
Chapitre 3 - Une terre convoitée	57
Chapitre 4 - Une terre à préserver	79
<i>Remerciements</i>	91

Sa révolte s'arrondit...

Utopiste! Ce qui, pour certains, serait considéré comme une insulte, sonne bien aux oreilles du berger Patrice Marie. Utopiste, et comment! Même s'il sait parfaitement que l'idéal n'existe pas, cet homme, terrien épris de liberté, ancré dans un *topos* alpin et drômois avec la montagne du Grand Veymont comme figure tutélaire, rêve toujours d'une société sans injustice où les humains vivraient heureux et en harmonie. C'est à cela qu'il pense et pour cela qu'il s'inquiète, et qu'il défend ce qu'il reste de paysans et l'agriculture de proximité. Un combat utopiste? Salulaire plutôt!

Patrice est berger dans l'âme; berger, le métier de l'an qui vient, celui pour lequel il faut toujours avoir un coup d'avance, penser avant (mais avec) l'animal et la nature, prévoir ce qu'ils vont faire et qu'il faudra épouser pour ne pas rompre l'harmonie. « C'est la revue *Futuribles* à lui seul » nous dit sa compagne, Annie. Il est curieux, il cherche, s'indigne, et pense de plus en plus avec la lenteur d'un vieux sage, sans précipitation: « Sa révolte s'arrondit » dit encore Annie. Ce qui n'exclut pas un brin de folie. Sous le béret, ça bout!

Patrice Marie est né en Normandie au beau milieu du XX^e siècle. Ses parents sont paysans, éleveurs de vaches dans les prés gras de l'Eure. Il apprend la nature avec son grand-père, paysan et chasseur; un homme qui voyait plus loin que le bout de son champ et aimait raconter des histoires. À 18 ans, Patrice part sur les routes avec un vieux vélo, une car-

riole et son chien; il part dire ses poèmes (déjà!) et vendre son premier recueil dans les MJC qui remplissent à plein leur rôle de lien entre les jeunes et la culture dans l'idée de promouvoir une éducation populaire. Insoumis à l'armée, il est amnistié lors de l'arrivée de François Mitterrand à la présidence de la République en 1981. Pour échapper aux pandores, il a quitté sa Normandie. Pour tout argent, le prix d'une vache: celui de la liberté et de la poudre d'escampette. Direction le Larzac en pleine désobéissance civile contre l'occupation militaire. Il y fait ce qu'il connaît le mieux: garder des bêtes, écrire, nouer des liens avec des gens, se battre à leurs côtés. Il rencontre José Bové, se lie d'amitié et travaille avec lui. Il s'oppose à l'expropriation des paysans du Causse et occupe une maison devenue propriété de l'armée sur des terres où devait s'étendre le camp militaire. *Si vis pacem, para pacem*¹ pourrait être sa devise. Il cherche à être « le plus humain possible [...] dans le plein de son métier d'homme »². Le voici sur le chemin d'une vie peu banale, tout en échappées.

L'aventure continue dans les Alpes, en Isère, où il côtoie tant des musiciens qu'un vieux paysan. Celui-ci, ancien résistant dans le Vercors, partage avec lui la conviction de ne jamais se laisser faire. Une amitié et une fidélité seront scellées à vie. Les deux se comprennent bien; Patrice a le rural dans les viscères. Les vaches, les brebis le mènent en alpage dans le Briançonnais, les Hautes-Alpes, la Drôme, la Savoie. Le voici de plain-pied dans un monde pastoral qui le pas-

¹ « Si tu veux la paix, prépare la paix », devise détournée du fameux *Si vis pacem, para bellum* du non moins fameux concept de paix armée cher aux militaires de tous bords.

² Comme l'écrivait le berger Élian-Jean Finbert dans son ouvrage *Hautes terres* (1948).

sionne, où les rapports humains sont bruts de décoffrage, les patrons sont souvent un peu bourrins un peu filous, et les cabanes assez spartiates, mais il s’y sent chez lui.

Paysan travailleur, il milite à la Confédération paysanne et participe à la création de l’association pour le développement de l’agriculture biologique puis à celle de l’association pour le développement de l’emploi agricole et rural (Adear) qui promeuvent les idées de l’agriculture paysanne et accompagnent l’installation de nouveaux paysans. Dans les années 1990, il est aussi membre fondateur de l’aventure des Jardins de Cocagne qui forment des personnes éloignées de l’emploi au maraîchage, leur permettant ainsi de reprendre pied dans la vie, tout simplement.

C’est un homme libre qui a toujours des combats en tête et qui ne ménage pas sa peine pour venir en aide et défendre le monde paysan. Il a aussi besoin de solitude. Son métier de berger, l’alpage, les bêtes amies – ses chiens et les brebis – lui apportent un recul d’où il peut considérer le monde, sa beauté, ses vicissitudes et ses lâchetés.

Il écrit et, ces dernières années, se met à habiter peu à peu la peau de Jean Veymont, le conteur indigné, berger paysan citoyen, empêqueur de tourner en rond, madré et ombreux, toujours prompt à se battre contre la cupidité des marchands mangeurs de terres qui évincent les paysans du pays.

Dans ses textes, il convoque l’esprit du Giono de la *Lettre aux paysans sur la pauvreté et la terre écrite* en 1938 à la veille de la seconde guerre mondiale, mais aussi le Breton Pierre-Jakez Hélias et son *Cheval d’orgueil*, le poète libertaire Gaston Couté, l’anar Léo Ferré, l’indigné Stéphane Hessel, le cyclopédique Pierre Desproges, et Coluche, le cœur sur la main. Les textes de Patrice Marie sont du même bois que les chan-

sons protestataires. Sous la gravité perce un humour caustique qui, tout aussi bien que la guitare de Woody Guthrie, tue les fascistes, les obsédés de la croissance et les cons. Sa révolte s'arrondit mais prend de l'ampleur, elle est généreuse et tient au corps comme les tartiflettes qu'il cuisine parfois sur le Grand Veymont...

Guillaume Lebaudy

CHAPITRE 1

UNE TERRE TRAVAILLÉE

Ombreux

Un jour je me suis réveillé ombreux,
Fatigué d'entendre les gens du Medef brailler
Que nous étions tous devenus paresseux,
Et que si la France allait si mal,
C'est que nous n'étions pas assez soumis au capital.
Alors j'ai regardé le soleil briller,
Il était magnifique, tout rouge et tout rond
Dans un ciel de plomb.
Je lui ai cligné familièrement de l'œil
En lui disant: « Dis donc,
camarade soleil,
Tu ne trouves pas con de donner
une journée pareille
À tous ces patrons?! »



Néanmoins pour préserver
ma liberté,
J'ai continué à travailler.
Et pour gagner ma vie,
Je suis allé garder mes brebis.
Quand dans le silence je les entends brouter,
Je sais pourquoi aujourd'hui je suis berger !

Alors pour relater cette vie de berger,
En étant fidèle à cette déclaration d'intention,
J'ai imaginé **le berger Jean Veymont,**
Conteur indigné!

Parcours d'un berger indigné

« Qui suis-je, d'où je viens et qu'est-ce qu'on bouffera demain? »

Voilà en gros ce que grommelait cet homme tout droit sorti d'un roman où il aurait été « berger paysan citoyen conteur et poète », tout cela à la fois.

D'ordinaire avenant, poli et attentif aux autres, il devenait taciturne quand il se retrouvait face à lui-même, engoncé dans des états d'âme existentiels sur ce qui lui paraissait vital pour que chaque individu trouve un espace d'envol vers sa propre liberté.

Il devenait déconcertant et ombrageux dans ces moments d'humeur. Ses proches avaient fini par adopter une position de compassion en se disant « qui cherche sa vérité, finit par la trouver ».

Ce qui n'empêchait pas bon nombre d'entre eux de penser « Il radote ce vieux, avec ses histoires de terre aux paysans ». Certes, toutes ces histoires de cochons disparus aux pays de Bourdeaux, de chèvres noires et blanches que Drômois et Ardéchois



avaient façonnées aux rigueurs climatiques de leur pays, de ces légumes et fruits que les anciens avaient sélectionnés, et de ces milliers d'hectares détournés de leur fonction originale qui disparaissaient chaque année sous des milliers de mètres cubes de béton et de bitume. Toutes ces histoires d'un autre âge n'intéressaient guère plus personne.

Malgré tout, on ne l'avait pas toujours regardé de haut cet « empêcheur de tourner en rond », surtout à l'époque où les gens des villes avaient découvert avec stupeur le contenu de leurs assiettes.

Il eut à cette occasion son temps de reconnaissance, ce pourfendeur des causes perdues, une sorte de revanche, la revanche du bon sens paysan que lui avaient léguée ses aînés et qu'il voulait absolument entretenir, en défendant que l'agriculture ne se fait pas dans les laboratoires mais dans les champs des paysans.



Cette devise toute faite, il en usait à tour de bras, avec un malin plaisir lorsqu'il se rendait compte « qu'il faisait chier » son monde avec ses coups de gueule contre les marchands de terres.

Il est vrai aussi qu'à cette époque, il y avait encore quelques irréductibles comme lui dans les montagnes arides de cette partie sud de la France.

Ce qui ne manquait pas de piquant quand ces irréductibles se retrouvaient, pour découdre du bon droit à défendre leurs lopins de terres.

Sauvageon, qu'il paraissait être quand on venait « lui casser les burnes » avec des histoires de créateur de l'univers, en répondant à ses détracteurs « grand bien vous fasse, moi je m'en tiens à ma libre pensée sur le sujet ».

Enfant de la terre qu'il était quand il citait avec candeur Antoine de Saint-Exupéry :

« Nous n'héritons pas de la terre de nos parents à titre définitif. Nous l'empruntons provisoirement aux générations futures. »

Bien calé au fond d'un vieux fauteuil acheté chez Emmaüs trente ans plus tôt, quand il décida d'arrêter là son errance en quête d'un monde meilleur, décidé à cultiver « l'essentiel », Jean Veymont, assis devant sa cheminée, se laissait envahir par la douceur du feu, réchauffant ses guiboles noueuses en songeant aux heures partagées avec ses copains paysans. Il avait aussi des images de paysages d'une extraordinaire beauté plein la tête.

« Sourire de l'alpe sous le ciel de Provence ¹ »... ainsi Charles Monod, à son époque, illustre cette douceur de vivre, aux innombrables parfums dans ces villages drômois adossés aux contreforts du Vercors.

Cette métaphore lui paraissait toujours d'actualité.

Le Vercors, haut lieu de la Résistance, l'avait profondément marqué par son étonnante histoire cruelle de vérité.

Quelle étrange destinée allait permettre à Jean Veymont de poursuivre son humble histoire de paysan en recherche d'un brin de terre au pied de cette montagne, dont le plus haut sommet, le Grand Veymont, permet du haut de ses 2341 mètres de contempler des siècles d'histoire ?

La nuit sur ce haut plateau, la féerie des étoiles donne à la terre des formes sensuelles que seuls les yeux de l'imaginaire permettent d'entrevoir.



¹ Pasteur Charles Monod, *Châtillon en Dauphiné. Sourire de l'alpe sous le ciel de Provence. Ses vieilles pierres, ses fleurs, ses neiges*, impr. Chastanier 1972, 40 p.

100 ans d'exode rural

En 1914, aux États-Unis, les Indiens signaient leur reddition en faisant allégeance au drapeau américain. Ç'en était fini des grands espaces où pâturaient des millions de bisons et autres animaux sauvages. Les Amérindiens, résignés, étaient parqués dans des réserves: Buffalo Bill, grand metteur en scène des « cow-boys » conquérant de territoires désormais libres, devenait un héros pour un monde assoiffé de terres à exploiter.

En 1914, dans une Europe aux frontières encore mal définies, de nombreuses civilisations et peuplades s'échinaient à travailler une terre riche en humus. Des générations de paysans en avaient pris soin. La France comptait 40 millions d'habitants dont 40 % vivaient du travail de la terre.

La convoitise d'un monde, dit « moderne », se répandait d'un continent à l'autre. D'un côté du monde, l'Amérique marchait sur les cendres des amers Indiens vivant de la terre. De l'autre côté, à l'est, l'Europe allait se déchirer dans une guerre terrible pour conquérir et se répartir les fleuves, les mers et les terres en quête de richesses.

Tout juste un siècle s'est écoulé; les Indiens d'Amérique n'existent quasiment plus, les peuplades d'Europe, vivant majoritairement de la terre, non plus. Dans notre pays, on ne comptabilise désormais plus qu'un demi-million de paysans, éleveurs, bergers: moins de 1 % de la population d'aujourd'hui.